



France. « Nos mères, nos daronnes » ou le « féminisme populaire »



Le documentaire « Nos mères, nos daronnes » co-réalisé par Bouchera Azzouz et Marion Stalens sera diffusé courant avril sur France 2

Rahma, Sabrina, Yamina, Habiba, Zineb et Aline vivent toutes dans le même quartier à Bobigny depuis les années 1970. Dans le documentaire « Nos mères, nos daronnes » qui sera diffusé courant avril sur France 2, elles nous racontent comment elles ont conquis leur émancipation. Une hymne à la liberté des femmes. Egalement, une autre vision des quartiers et de l'immigration. Bouchera Azzouz a co-réalisé ce film avec Marion Stalens. Interview.

LCDL: Comment est née l'idée de votre film?

Bouchera Azzouz: Très souvent dans les débats féministes, on me demandait comment moi, issue à la fois de l'immigration et des quartiers populaires j'étais venue au « féminisme ». C'est pour répondre en partie à cette question que j'ai eu envie de montrer ce « lieu » complexe où sont nées mes convictions. Ce « lieu », ce sont ces femmes et moi je viens de là, de leur vie, de leur parcours. J'ai grandi entourée de ces femmes et de bien d'autres encore qui, depuis l'enfance, ont habité mon esprit. Confrontée aux réalités qu'elles vivaient au quotidien, j'ai construit une pensée féministe empirique, pragmatique, et sociale. Ça n'est que des années plus tard, mes certitudes étant acquises sur le fait qu'être une « femme » est un combat, que j'ai découvert, à travers mes lectures, le féminisme d'Antoinette Fouque, Simone de Beauvoir, Gisèle Halimi. J'ai le sentiment que ce film fait le lien entre ce féminisme à la marge, le féminisme du quotidien que j'appelle moi le « féminisme populaire » et le « féminisme engagé » pour la bataille du droit. Pour moi, il n'y a qu'un féminisme : celui qui, d'une manière ou d'une autre, fait avancer le principe d'égalité.

Pourquoi avoir choisi de tourner ce documentaire à Bobigny ?



[Visualiser l'article](#)

Il y a une double raison. Bobigny, c'est mon pays, c'est toute ma vie ou presque. Même si je n'y habite plus j'y suis au moins une fois par semaine. J'y ai la chose la plus précieuse: mes amis d'enfance. Et d'ailleurs, ça ne s'invente pas, mon quartier s'appelle « La cité de l'Amitié »! Et puis, même si cela n'apparaît pas dans le film, **un des plus grands procès de l'histoire du féminisme s'est tenu à Bobigny en 1973**. Gisèle Halimi y a obtenu l'acquittement de Marie-Claire, une jeune fille de 16 ans qui risquait la prison après avoir avorté suite à un viol. **Symboliquement il me semblait que c'était important de rester sur Bobigny**, et dans les faits donner la parole à des femmes qui habitaient à deux pas du tribunal de Bobigny, et qui, à la même époque, même si elles ne manifestaient pas dans la foule, étaient tout autant concernées par la réalité des avortements clandestins.

Quel est le message de votre documentaire ?

Ce film est d'abord un film de transmission. Je crois qu'on a peu entendu nos mères nous parler de leur vie de femmes. Nous avons été surprises de les voir aborder la question de l'avortement de façon aussi récurrente. Être une femme que ce soit hier ou aujourd'hui, c'est **être confronté aux mêmes problèmes: la liberté, l'autonomie, la maîtrise des grossesses...** On n'imagine peut-être pas aujourd'hui à quel point les lois sur l'avortement ont été une avancée considérable pour les femmes. Nous devons garder à l'esprit que ces acquis sont fragiles, et que nous avons le devoir de les préserver. En cela, **je crois que notre film est un hymne à la liberté.**